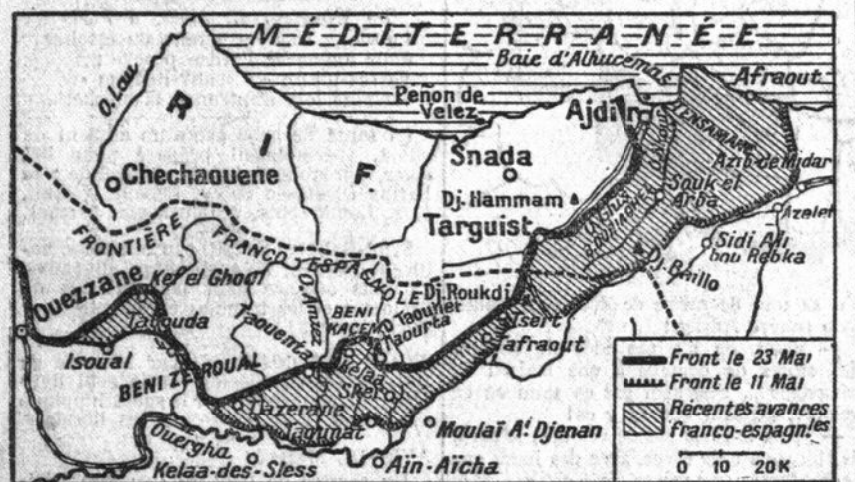


LES OPERATIONS AU MAROC

NOUS AVONS PRIS TARGUIST

UNE A UNE, LES TRIBUS DU RIF ABANDONNENT ABD EL KRIM

Rabat, 23 mai (dép. "Petit Parisien"). Nos partisans ont occupé Targuist et la région environnante, ce matin, à 10 heures.



La situation du front franco-espagnol à la veille des dernières opérations qui ont fait tomber Targuist entre nos mains.

Targuist, où Abd el Krim avait établi son quartier général depuis l'abandon d'Ajdjir, a été occupé hier matin par nos partisans.

Ce succès, qui met définitivement entre nos mains toute la partie orientale du Rif et assure une liaison parfaite avec les troupes espagnoles venant du nord, est le digne couronnement d'une série d'opérations brillantes, menées avec une rapidité et un entrain qui méritent les plus grands éloges.

Ainsi, la désagrégation du front rifain a été beaucoup plus soudaine qu'on ne pouvait le prévoir il y a seulement une quinzaine de jours.

A ce moment, l'attitude intransigente des délégués d'Abd el Krim à Juddja pouvait donner à penser que le chef rifain, sûr de son affaire, nous préparait une résistance acharnée.

Depuis, coup sur coup, les communiqués officiels ont fait justice de ces craintes. Douze jours d'opérations ont suffi pour que notre progression générale sur un front de 160 kilomètres atteigne en plusieurs endroits jusqu'à 20 et même 30 kilomètres en profondeur.

Une position est à peine conquise que notre commandement, en raison même de la faible réaction rifaine, peut immédiatement exploiter à fond les succès obtenus et prévoir une offensive nouvelle qui se déclenche aussitôt.

La victoire de nos armes se trouve partout doublée par les résultats heureux de notre action politique. Il serait vain de reprendre par le détail la liste des tribus qui depuis deux semaines ont demandé l'aman. Le nombre imposant des soumissions constitue par lui-même la preuve la plus tangible que l'étoile d'Abd el Krim a pâli.

Et le « sultan d'Ajdjir » est en fuite. Il a quitté l'autre jour Targuist en toute hâte pour les montagnes de l'ouest.

Cela ne veut pas dire, cependant, qu'il ne mettra pas tout en œuvre pour jouer sa dernière carte. Mais trouvera-t-il d'autres tribus qui le soutiendront jusqu'au bout ?

Battu partout et fugitif, Abd el Krim ne doit plus jouer dans le Rif que d'un bien mince prestige.

LA PRISE DE TARGUIST

Rabat, 23 mai (dép. "Petit Parisien"). L'occupation de Targuist par nos partisans est un fait d'énorme portée militaire et politique qui nous donne, au sortir du pays montagneux, entre l'Oued Ghis et le haut oued Ghis, la vallée même de ce fleuve et la dépression dite de Targuist, pays de cultures riches en gros village. Targuist est reliée par une très bonne piste carrossable à Ajdir, tenue par les Espagnols. On peut donc prévoir de ce côté une nouvelle avance de nos alliés, ce qui réduira de moitié le front français du groupe de Taza, et le terrain conquis sera facile à organiser et à utiliser pour toutes les opérations que l'on entreprendra ultérieurement. Enfin, tous les derniers ralliés, Beni Amet, et Beni Ouriaghel, ont la nette sensation que leurs privations et leurs misères, ainsi que la déplorable aventure où ils furent engagés, sont imputables aux gens de Targuist et à la tribu du même nom. Aussi favorisent-ils nos partisans, qui rayonnent autour du village conquis sur les deux rives de l'Oued Ghis et courent en tous sens le terrain de cette tribu, pour laquelle la journée d'aujourd'hui est dure à tous les points de vue, du fait surtout qu'elle n'a pas affaire à nos troupes, mais à des indigènes.

Quant aux Beni Bechir, dont un communiqué officiel annonce la rentrée de dissidence, ils sont situés en zone espagnole et à l'ouest des Beni Amet et appartiennent au grand groupe Senhadja de Senir, dont ils sont les premiers à se soumettre. Il n'est nullement impossible que leur exemple soit suivi et que nous assistions, là aussi, à un émiettement rapide. En bordure de la poche des Beni Zeroual, nos partisans libérés par les troupes de la quatrième division, qui occupent Kef el Ghoul, ont avancé vers le nord-est et gagnent, sur la rive gauche de l'Oued Aoudoud, le massif du djebel Beni Idar, réduisant ainsi les chances d'évasion des Beni Zeroual incombants. Il semble que, de ce côté, des événements définitifs soient imminents.

Sur le front d'Ouezzane, toutes les tribus Beni Mestara, Beni Amar et Ghazoua non encore ralliées manifestent des velléités de se rallier à notre cause et paraissent n'attendre pour se soumettre que le moment

RIEN NE SAURAIT ALTÉRER LES RELATIONS FRANCO-POLONAISES

LE MARÉCHAL PILSUDSKI L'A ASSURÉ, LUI-MÊME, A NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Varsovie, 23 mai (de notre env. spéc.). Pilsudski nous a reçu aujourd'hui à sa résidence de campagne, à 30 kilomètres de Varsovie.

On arrive chez le maréchal en traversant des terres labourées. Ce n'est pas une route pour un futur chef d'Etat. Un escadron de cavalerie coupe dans son jardin. Ses enfants jouaient au croquet ou à la balançoire.

Le maréchal fera, demain ou mardi, des déclarations officielles à la presse du monde entier. Il est en excellente santé. Il a tenu à démontrer tous les bruits que les partis politiques font courir sur lui.

Non seulement je ne me suis pas suicidé, nous a-t-il déclaré, mais je ne suis même pas atteint d'aliénation mentale.

Nous lui avons demandé s'il se présentait comme candidat à la présidence de la République.

Je ne puis démentir les bruits qui courent à ce sujet, s'est-il contenté de répondre.

La déclaration la plus nette qu'il nous fit fut celle relative à la politique traditionnelle de la Pologne envers la France :

Aucun événement intérieur ne saurait en modifier la ligne, nous a-t-il assuré. N'oubliez pas que j'ai signé moi-même l'alliance franco-polonaise à Paris.

Le maréchal ne nous a pas caché que certaines régions n'ont pas encore été conquises au coup d'Etat de Varsovie, mais cela ne l'inquiète pas beaucoup.

Il nous a fait ensuite le récit des trois journées sanglantes, récit que le "Petit Parisien" a publié mardi dernier.

Le maréchal venait de passer sa première nuit de repos depuis les événements.

Il paraît décidé à soutenir sa chance jusqu'au bout.

Albert Londres.

L'ELECTION PRÉSIDENTIELLE AURA LIEU LE 31 MAI

Varsovie, 23 mai (dép. Havas.). Le maréchal de la Diète, M. Rataj, a annoncé officiellement que l'Assemblée nationale, chargée d'élire le président de la République, serait convoquée à Varsovie le 31 mai, à 10 heures du matin.

D'autre part, on assure que les esprits continuent à s'apaiser dans la capitale et que les mouvements de réaction qui s'étaient manifestés en Pologne ne se traduiront vraisemblablement pas par des actes de violence.

AUX COURSES

M. Simon Gutmann, propriétaire de Biribi, vainqueur du Prix de Soailles (poule des produits). (Voir à la 4^e page.)



La mode



Trois toilettes vues hier à Longchamp

On redoute pour le jockey Mac Gee de graves complications

Le jockey Mac Gee, dont on sait la chute survenue alors que se couraient avant-hier, le prix Durbar, à Saint-Cloud, est dans un état des plus alarmants.

A l'hôpital américain de Neuilly, où il est en traitement, on redoute de graves complications. Et il est à prévoir que pendant un assez long temps les couleurs du baron Edouard de Rothschild ne seront pas défendues par cet excellent et très populaire jockey qui manqua les deux derniers Grand Prix d'une courte tête.

Dans la soirée d'hier on annonçait, toutefois, une certaine amélioration, Mac Gee reposant beaucoup plus calmement.

LES MUSICIENS ALSACIENS ET LORRAINS A PARIS



A L'ARC DE TRIOMPHE. — Le défilé des sociétés devant la dalle sacrée

POUR ET CONTRE

Le vol et l'assassinat ont maintenant un point de commun avec le billard. Les plus beaux coups se font par la bande...

On a arrêté, la semaine passée, des voleurs d'autos, des cambrioleurs polonais, des bandits spécialisés dans l'attaque nocturne. Tous ces messieurs, faisant partie de bandes organisées, disciplinaient, presque militarisaient... « Va soli », dit l'écriture.

Malheur à qui est seul ! Messieurs les assassins ont dû reconnaître qu'il arrivait en effet beaucoup de malheurs aux techniciens solitaires travaillant isolément pour leur propre compte. Ils ont alors usé du droit d'association, qui est un droit strict. Ils pillent et tuent en commandite ; et c'est en société anonyme qu'ils font la guerre à la société — à l'autre. Ce sont, on le voit, des hommes modernes.

Ils ont leurs chefs écoutés, ils ont leurs recenseurs patentés. Ils ont leurs indicateurs attirés. Ils ne s'en vont plus au hasard, à l'aventure, de-ci, de-là. Ils entreprennent des affaires mûrement étudiées, des affaires sérieuses qui leur ont été signalées par leurs agents techniques. Nous apprendrons un de ces jours — et nous ne devons pas être surpris — que telle bande, pardon, telle société de bandits, avait ses bureaux sur les Grands Boulevards, avec son inscription au registre de commerce, ses bureaux, ses dactylos et ses lignes de téléphone.

Les rentières et les « bourgeois » seront désormais volés et assassinés dans les meilleures conditions, avec méthode, sûreté, confort, rapidité et discrétion. Le cambriolage sera standardisé, naturellement, et le meurtre effectué en série.

Devant l'organisation toute nouvelle, toute moderne de l'industrie criminelle, où sont les vieux crimes d'antan et le vieux répertoire de l'Ambigu ? On peut espérer que la société songera, elle-même, quelque jour, à moderniser ses moyens de défense.

Il serait peut-être temps déjà, pour la police, de faire de l'arrestation en série et de standardiser la répression.

Maurice PRAX.

UN GRAVE ACCIDENT AU "BOL D'OR" AUTOMOBILE

DANS UN VIRAGE UNE AUTO CAPOTE ET RENVERSE DES SPECTATEURS

Quatre sont blessés dont un très grièvement : l'automobiliste et son mécanicien sont également atteints.

La course du « Bol d'Or » motocycliste et automobile, qui se dispute, comme on le sait, sur un circuit tracé dans la forêt de Saint-Germain, fut attristée, hier, par un grave accident, survenu vers 18 h. 45, peu après le départ de l'épreuve réservée aux voitures.

La des concurrents de cette épreuve, M. Serrano, sujet espagnol, allait prendre le virage de la Croix de Noailles, lorsque, par suite, croit-on, d'une erreur de direction, sa voiture escalada le talus et, en capotant, vint se jeter dans des spectateurs qui s'étaient massés en cet endroit.

Quelques-uns eurent le temps de se garer. D'autres furent moins heureux et plus particulièrement M. Pierre Vissière, 35 ans, toulonnais, demeurant à Houilles, 48, rue de Bon-Air, qui se trouvait allongé sur l'herbe au moment de l'accident. Il fut grièvement blessé à la tête, tandis que sa femme, Pauline, 33 ans, était atteinte à la jambe droite. Un jeune homme de 19 ans, M. Louis Fusiller, manœuvre, 5, rue du 15-Février, à Bezons, fut également blessé aux jambes, ainsi qu'un jeune gargon de 15 ans, M. Robert Soulier, chaudronnier, demeurant à Houilles, chemin de la Courbe.

Le conducteur, M. Serrano, ne reçut que des contusions peu graves. Il n'en fut pas de même de son mécanicien, M. Jacques Garand, sérieusement atteint en plusieurs parties du corps.

Les blessés furent immédiatement transportés à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye où le préfet de Seine-et-Oise, M. Bonnefoy-Sibour, accompagné de son chef de cabinet, M. Du-moulin, est venu peu après prendre des nouvelles. Seul l'état de M. Vissière inspire de sérieuses inquiétudes.

Ajoutons que le service d'ordre sera encore renforcé aujourd'hui par trente nouveaux gendarmes.

NOS HOTES D'ALSACE ET DE LORRAINE DEVANT LA TOMBE DE L'INCONNU

CE FUT UN MOMENT D'INTENSE EMOTION

Si l'accueil reçu à leur arrivée à Paris avait réjoui le cœur des Alsaciens et Lorrains par son enthousiasme et sa cordialité véritablement fraternelle, la cérémonie qui se déroula, hier matin, à l'Arc de Triomphe leur a permis de faire vivre aux Parisiens des instants d'une émotion intense.

Dès 8 heures, les sociétés les plus éloignées du point de rendez-vous quittaient leurs quartiers et, à travers Paris qui les saluait de ses vivats, gagnaient le rond-point des Champs-Élysées. Elles prenaient place derrière celles d'entre elles arrivées auparavant et, sur le côté droit de l'avenue, montaient vers l'Etoile en ordre dispersé, pour tenir compte des nécessités de la circulation.

Sur la place de l'Etoile, le service d'ordre, dirigé par M. Peyrot des Gachons, commissaire du 8^e arrondissement, contenait sur le pourtour la foule défilante et toute vibrante, tandis que les commissaires du comité d'organisation achevaient les sociétés musicales vers leurs points de concentration.

Dans la lumière dorée d'une matinée véritablement printanière, le flot des uniformes, dominé par drapeaux et bannières, s'écroulait en une longue file qui, abordant le terre-plein de l'Etoile par la gauche, passait lentement et silencieusement devant la tombe. Puis les sociétés allaient se masser à droite et à gauche, des deux côtés de l'Arc de Triomphe. Bordant l'allée principale, les porte-drapeaux traçaient une double haie d'étoiles verticales, dont la brise déroulait les plis. Au bas de l'allée, se massaient de nombreuses personnalités, parmi lesquelles : MM. Robin, président de l'Union des sociétés musicales de Paris ; Sansboeuf, vice-président, maire adjoint du VIII^e arrondissement ; Hugelin, secrétaire général de l'Union des présidents de sociétés alsaciennes et lorraines ; Joly, président du comité général des fêtes ; de Puymaigre, conseiller municipal ; Lorin, maire adjoint du 15^e ; Schirmer, président fondateur de l'Harmonie Alsace-Lorraine de Paris ; Kirch, président de l'Association générale d'Alsace-Lorraine ; Albert Weil, président de la Réintégration, et les délégués des comités. Au loin, par delà la ligne des chaînes reliant les bornes, s'élevait la foule des spectateurs. Et sur cette immense assemblée régnait un silence recueilli, que rompaient seulement, par instants, la trompe lointaine d'une auto.

Soudain, monta sous les voûtes de l'Arc de Triomphe la sonnerie « Aux champs », lancée par la clique de la garde républicaine, massée à gauche du tombeau. Alors s'avancèrent, tout d'abord, deux files d'Alsaciens, coiffés du large ruban noir, contrastant avec les tons vifs de leurs tabliers et de leurs chapeaux brodés. Elles portaient le petit sapin d'Alt-kirch, coupé dans le Schœnholz, décoré de bleuets et de coquelicots et lié d'un ruban tricolore. Poussé sur un sol redevenu français, il était le frais et vivace hommage offert à celui dont le sacrifice permit à l'Alsace et à la Lorraine de voir prendre fin leur exil.

Derrière les jeunes Alsaciennes s'en vint le cortège des porteurs de couronnes, de garbes, de bouquets, dont la moisson s'amorçait bientôt autour de la dalle sacrée. Au-dessus du cercle de bronze, la flamme du Souvenir, aux souffles de la brise, semblait monter plus vive et secouer ses volutes avec plus d'élan...

Lentement, on se groupa en demi-cercle devant la tombe, tandis que M. Schaeffer, président de la Fédération des sociétés d'Alsace-Lorraine, prenait la parole avec une émotion visible.

Cette tombe, dit-il, est pour nous plus émue encore que pour les autres Français, car elle nous rappelle que nous devons la joie immense de la victoire qui nous racheta à la mort de 150.000 frères.

Elle nous rappelle que nous avons contracté, de ce fait, un devoir sacré vis-à-vis de la France : c'est de l'aimer et de la faire aimer.

Nous voulons que, sur la terre neutre de l'Arc, des sociétés nous aient des camarades. Nous les avons amenés là pour qu'ils connaissent vraiment leurs frères français de l'intérieur. La cérémonie de ce matin gravera dans leurs esprits son souvenir durable, croyez-le, l'Alsace n'a jamais oublié, elle n'oubliera pas.

Après lui parla M. Hugelin, au nom de l'Union des présidents de sociétés alsaciennes et lorraines de France. Il dit le rôle rempli par ces

METZ A FAIT AU CHEF DE L'ÉTAT UNE RÉCEPTION ENTHOUSIASTE

Metz, 23 mai (de notre env. spéc.). Des drapeaux, des oriflammes, des guirlandes de feuillage et de fleurs, des visages heureux, brillants d'allégresse, des applaudissements, des cris de joie, des vivats ; une foule innombrable, mouvante, bruyante, vibrante, ont accueilli tout à l'heure le Président de la République à son arrivée à Metz.

Le soleil est de la fête, un soleil de toutes les couleurs, qui patine d'or fauve le toit de l'immense et étrange gare, qui fait scintiller des flammes d'argent à la pointe des clochers, qui incendie les maisons de granit rouge. Et au milieu de tout ce bruit et sous l'éclat de cette lumière, la grosse voix du canon, qu'éclouffe pourtant, plus sombre, plus fort, le grondement de la Mue.

Il y avait sur le quai de la gare, pour attendre M. Doumergue, le préfet de la Moselle, M. Mancron ; le maire de Metz, M. Vautrin ; le maréchal Franchet d'Espèrey ; l'évêque Mgr Pellé, et puis les députés et sénateurs du département ; le général de Lardemelle, gouverneur militaire de Metz ; le général commandant la place, toutes les notabilités de la région.

Il y avait aussi pour souhaiter la bienvenue au chef de l'Etat deux petites Lorraines, pas plus hautes que ça, et si charmantes, et si mignonnes avec leur bonnet à la charlotte et leur court tablier blanc festonné de dentelles. Elles balbutaient d'une voix trébuchante d'émotion un petit compliment que M. Doumergue, penché sur ses petites têtes, écouta en souriant. Et puis, ayant terminé, elles s'inclinèrent en une gracieuse révérence de cour et offrirent au Président de la République les bouquets plus grands, plus gros qu'elles, qui encombraient leurs petits bras, puis elles ajoutèrent :

M. Doumergue était très ému et il ne cherchait pas à dissimuler son émotion. Il embrassa les deux fillettes et leur frère qui, modestes, se tenait derrière elles, aux applaudissements de tous ceux qui assistaient à cette petite scène.

Ce fut ensuite à la sortie de la gare les acclamations ardentes de la foule, les cris de : « Vive Doumergue ! Vive la France ! » et ces vivats accompagnèrent le chef de l'Etat jusqu'à la préfecture où se firent suivant la cérémonie ordinaire les réceptions officielles.

Au cours de ces réceptions, M. Nicolas, bâtonnier de l'ordre des avocats, adressa au chef de l'Etat cette allocution :

Dans la France républicaine, monsieur le Président de la République, il ne peut y avoir qu'une législation, la loi. Ce n'est pas une loi qui tombe du ciel, mais une loi qui est le fruit de la réflexion, de la sagesse, de la justice. Elle est le reflet de la conscience collective, elle est le fruit de la collaboration de tous. Elle est le fruit de la sagesse, de la justice, de la bonté. Elle est le fruit de la collaboration de tous. Elle est le fruit de la sagesse, de la justice, de la bonté. Elle est le fruit de la collaboration de tous.

DISCOURS DE M. PAUL JOURDAIN

Le ministre des Pensions s'exprime en ces termes :

— Qui donc oserait dire que la nation méconnaît sa dette sacrée, ou ne met point à l'acquisition l'imprescrite nécessaire ? Ce ne peut être que ceux qui, pour servir des desseins personnels, ne craignent pas, soûlement ou non, d'exploiter les rancoeurs et les amertumes inévitables, et les exaspèrent en formulant des promesses dont ils savent par avance qu'elles ne peuvent être tenues.

Lorsque le sort de la patrie était en jeu, vous étiez prêts vers les champs de bataille dans un élan dont l'histoire du monde ne contient pas l'exemple. Vous avez combattu avec le même enthousiasme, sans distinction d'opinion ou de croyances. Cette admirable union du temps de guerre, il faut la maintenir ; elle avait eu raison des anciennes querelles... Elle interdira le réveil des dissensions, dans l'ordre nouveau, n'ont plus de raison d'être.

Vous constituerez, messieurs, un fonds

